

## **Ritournelle, atelier du 6 novembre 17- Catherine**

### **Une famille en sucre et beurre**

Il pleut des cordes, il commence à faire nuit. J'ai mal au ventre ma mère découpe un poulet, le chat se lèche les babines, mon frère a le bras dans le plâtre et mon père n'est toujours pas là.

J'entends ma mère les doigts rouges de sang et les lunettes pleines de buées me dire : « Bon allez vas-y, dépêche-toi maintenant, t'es pas en sucre, tu vas pas fondre ! ». Je regarde mon corps, je réfléchis et j'imagine un instant mes bras en sucre, mes jambes et puis mes pieds dans des chaussures et le drôle de magma que ça ferait surtout quand je regarde à nouveau par la fenêtre le déluge qui a l'air de se déchaîner comme jamais.

Je prends mon courage à deux mains voir à bras le corps et je sors sous cette flotte glacée qui inonde instantanément mes paupières, mes cheveux, mon cou. Je saute dans des flaques imperceptibles, je n'y vois rien, je suis trempée. Heureusement que je ne suis pas en sucre même si j'en mange beaucoup ! Je cours maintenant poussée par la perspective d'arriver au sec quelque part. La distance n'est pas longue je vois les lumières de la maison de la voisine Marguerite, digne veuve qui s'abreuve au vin rouge et laisse les chats lui monter sur la tête. Elle somnole à moitié les bras repliés comme une bienheureuse quand je frappe à sa porte. Je rentre sans attendre, je la réveille en sursaut. Elle émerge brutalement de son vieux fauteuil fripé. Je dégouline sur son paillason et n'ose pas aller plus loin, mais comme elle ne réagit pas j'avance, je me plante devant elle et lui demande si elle a des œufs à me donner. Je ne lui dis pas que j'ai oublié les notre à la ferme familiale cet après-midi quand il faisait un soleil magnifique. Non je ne dis rien.

Elle se lève la bouche pâteuse et se dirige vers un placard sombre. Sa démarche est pénible, courbée et laborieuse. Je regarde la pièce vétuste, les poutres déformées, la cuisine, gazinière et évier blancs où aucune odeur ne flotte et je me dis qu'elle non plus elle ne vit pas chez Rodchild, petite phrase qui ponctue nos repas dans la joie

simple de ce constat. Elle me donne quatre œufs enveloppés dans du papier journal et en remerciant je repars vers la nuit qui ruisselle. Je n'ai pas bavardé ce soir alors que d'habitude nous philosophons, elle a son air triste et mélancolique. C'est à ça que je pense dans la nuit épaisse. Je déteste ce moment alors je cours comme une furie. Au moment de ralentir à l'angle de ma maison de pierres je rate un trottoir et je me retrouve par terre avec les œufs dans le journal main gauche. Même pas la peine de vérifier, c'est une omelette forcément. Je médite profondément sur ce lit de cailloux quand des phares de voiture illuminent mon désastre. Mon père. Il vient, il voit l'étendue de la boue sur moi, du visage jusqu'aux genoux. J'ai mal et je me relève avec peine, j'ai le coude et la hanche gauches en vrac, je boitille. Et puis j'entends comme une ritournelle : « Ah quel godichon ! on dirait que t'as deux mains gauches ! quand même t'as pas des doigts en beurre ? »

Cette fois ça me paraît insensé cette expression. Après le sucre, le beurre ! Ils ont loupé leur vocation mes parents parce qu'à ce rythme avec les œufs on aurait pu faire un gâteau là, directement !

Et moi je pense à ma famille, je vois ma grand-mère qui boite avec sa canne, mes oncles déficients visuels, ma tante maladroite et bavarde, mon père étourdi et mon frère véritable bras cassé, et je me dis que les chiens ne font pas des chats !